

LA LIBERATION
DE
GIROMAGNY

22 NOVEMBRE 1944

et

LE GROUPE
DES
COMMANDOS D'AFRIQUE

Sergent «BLANC»

Groupe de recherches sur l'Histoire et les Coutumes locales
Syndicat d'Initiative de Giromagny

ETRE LIBRE !

Quel sens peut bien avoir, 35 ans après les événements, la célébration de la Libération ?

- revivre un moment particulièrement émouvant de sa vie ?
- pérenniser le passé ?
- magnifier une victoire nationale ?

Les Jeunes, tournés vers le Monde et l'Avenir, ne sont guère touchés par ces sentiments : le passé est révolu, disent-ils, pourquoi le faire renaître ? Ils sont pourtant les enfants de cette Libération-là !

D'ailleurs, quand on n'a pas connu l'oppression nazie omniprésente, l'angoisse quotidienne de la guerre, la désespérance parfois, que peut bien vouloir signifier ce mot ?

Et même les «Jeunes» de la dernière guerre qui ont cependant vécu les temps de 44 n'ont-ils pas oublié ce qu'est vraiment la privation de liberté (liberté de vivre, d'aller, de penser, d'écrire ...) ?

Oui, il nous faut tous, jeunes et moins jeunes, nous rappeler quel est «le prix de la liberté» comme dira le Sergent «BLANC» dans son récit.

Liberté sans laquelle l'homme ne saurait épanouir son humanité,
Liberté, lente conquête que nous voulons pacifique, toujours
reprise, jamais achevée, de la naissance à la mort, pour chaque
être comme pour l'humanité entière.

Ce combat contre l'oppression de la faim, de la misère,
de l'injustice, de l'ignorance, contre l'oppression qui a nom aussi
racisme, violence, intolérance, ce combat pour le respect des
droits de tous les hommes, appelé aussi le don de la vie, de
chaque instant de notre vie.

Cette fraternité exemplaire du soldat, nostalgie des
Anciens Combattants, cet héroïsme quotidien au combat, peu-
vent et doivent être vécus aujourd'hui, autrement, au service de
la Paix, une paix qui ne soit pas le simple bannissement de la
guerre. C'est en inventant la Paix que les jeunes générations
seront fidèles au souvenir des anciens, en continuant «leur»
Libération, la vraie Libération.

Au moment où nous allons célébrer la «Libération» en allumant à nos fenêtres ces milliers de bougies, qui font ressurgir en nos mémoires les heures exaltantes de notre délivrance et symbolisent et la Joie et toutes ces vies données, nous souhaitons rappeler brièvement une page que nous avons vécue ici, à travers quelques notes d'abord, mais grâce surtout au document du Sergent «BLANC» qui retrace la vie brève et riche du Groupe des Commandos d'Afrique, ces commandos qui 35 ans plus tard, choisissent Giromagny pour tenir leur congrès national, peut-être le dernier, et désirent simplement se mêler à nous pour notre Fête du Souvenir.

R. J. F.



UNE PAGE DE NOTRE HISTOIRE

Pour respecter les engagements pris envers la Pologne attaquée deux jours plus tôt par les armées de Hitler, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne nazie, le 3 Septembre 1939.

Sans empressement !

Après quelques mois de «drôle de guerre» en Mai et Juin 40 la France est envahie, provisoirement vaincue ; pendant 4 années, sous le couvert du régime de Vichy, elle subit le joug de l'occupation nazie, dans la résignation, la collaboration parfois mais pour d'autres heureusement dans la lutte et l'espérance.

Un million cinq cent mille hommes étaient prisonniers en Allemagne ...

De Londres un homme, seul, avait lancé le 18 Juin 40 un appel à toutes les consciences ...

A partir de 1942, les Alliés sont enfin en mesure de reprendre l'offensive sur tous les fronts : la puissance de l'Axe est ébranlée mais la Forteresse Europe reste formidable.

Cependant, le 6 Juin 44, «le jour le plus long» les troupes du Général Heisenhower tentent le débarquement en Normandie et gagnent la bataille des plages !

«Vers le milieu d'Août 44, les offensives d'été de l'armée russe se succédèrent à une telle allure que l'Armée Rouge menaça directement la frontière de la Prusse Orientale ...

A l'ouest, la libération de la France s'effectuait rapidement ... Après la prise d'Avranches le 30 Juillet, l'armée Patton avec la 2ème D.B. atteignait la Seine le 23 Août, et deux jours plus tard Paris était libéré ...

Montgomery pénètre en vainqueur à Bruxelles le 4 Septembre et à Anvers le lendemain ...

La 1ère armée U.S. progressait à la même allure dans le sud-est de la Belgique, atteignait la Meuse et s'emparait des forteresses de Namur et de Liège ...

Encore plus au sud la 3ème armée de Patton avait pris Verdun, encerclé Metz, atteint la Moselle et opéré sa jonction, à la trouée de Belfort, avec la 7ème armée franco-américaine, qui sous le commandement du Général Patch après son débarquement sur la Côte d'Azur le 15 Août, avait rapidement remonté la vallée du Rhône ... Les restes des armées allemandes en France étaient en pleine retraite.»

La chute du 3ème Reich
William L. SCHIRER — p. 593 - 594

C'était le 13 Septembre 1944.

Notre libération ne semblait plus qu'une question de jours. Et pourtant nous devons subir encore les mois les plus longs, les plus durs de l'occupation nazie : les arrestations, les déportations, les bombardements, la faim, l'espoir déçu. Une ligne de front s'établit entre Ronchamp et Champagny. Pour combien de temps ?

«En Septembre se produisit ce que les généraux allemands sceptiques qualifient de «miracle». L'avance fulgurante des Alliés fut brusquement stoppée.

La raison de ce coup de frein est encore à l'heure actuelle un

sujet de discussions entre les commandants alliés ... Dès la seconde semaine de Septembre les armées d'Eisenhower marquent le pas, à cause du manque d'approvisionnement. Elles rencontraient aussi une résistance allemande inattendue. En concentrant toutes ses forces disponibles en deux points critiques, Rundstedt fut en mesure, dès le milieu de Septembre, de freiner au moins temporairement la 2ème Armée U.S. sur la Moselle et la 1ère Armée U.S. devant Aix-la-Chapelle.»

La chute du 3ème Reich
William L. SHIRER — p. 597 - 598

«Maintenant, à bout d'essence et de munitions, sinon de souffle, nous nous heurtons aux résistances rapidement organisées par les Allemands en avant de Belfort. Une nouvelle phase s'ouvre, celle de la bataille des Vosges.»

Histoire de la 1ère Armée Française
Maréchal DE LATTRE DE TASSIGNY — p. 229

A Giromagny, nous ignorions à peu près tout de ces combats dans les Vosges. Des tirs de canons sporadiques viennent nous rappeler que nos amis ne sont pas loin. Mais en Novembre, la neige se met à tomber et nous sommes alors persuadés qu'il nous faudra subir encore un nouvel hiver d'occupation, démunis de tout, coupés de tous. Au camp du Valdahon, le 13 Novembre, Churchill et De Gaulle rencontrent De Lattre :

- Vous n'allez tout de même pas faire attaquer par un temps pareil ? lui demande Churchill
- Il n'en est pas question, Monsieur le Premier Ministre, répond De Lattre.

Pourtant, préparée dans le secret, l'offensive allait être déclenchée le lendemain à 14 heures. Depuis plusieurs jours, le Général De Lattre avait fait diffuser l'ordre général d'occupation n° 8 :

«Avec l'appui d'une partie de l'artillerie de la 1ère D.F.L. le groupement du Général Molle devra agir en souplesse dans la forêt de Granges en restant en contact avec la 1ère D.F.L. et la 2ème D.I.M. (Division d'Infanterie Marocaine). Les Chocs auront pour mission particulière de mettre la main sur le barrage de Champagny afin d'empêcher l'inondation de la vallée de la Lisaine, puis de se tenir prêts à sauter sur le massif et le fort du Salbert, au nord-ouest de Belfort.»

Histoire de la 1ère Armée Française
Maréchal DE LATTRE DE TASSIGNY — p. 278

Le 14 Novembre, à 14 heures, la Première Armée passe à l'attaque !

«Nous voici au 19 Novembre 1944 ...

La pluie ne cessait de tomber. Le canon tonnait sans arrêt, nos artilleurs, dans l'eau jusqu'au ventre, approvisionnaient, chargeaient, tiraient et rechargeaient comme des démons, les pièces enfoncées jusqu'au moyeu.

Puis ce furent Auxelles-Bas, le Pont du Diable, en direction de Giromagny. Nos chars cessèrent leur progression : des canons allemands, des automoteurs camouflés sur les pentes du Fort de Giromagny tiraient de plein fouet, interdisant toute avance. Deux chars flambaient au bas de la côte, dans un virage difficile. Des blessés étaient transportés dans une ferme — la ferme des Senardins, en bordure de la route.

C'est alors que deux inconnus, deux sergents F.F.I. de la région, vinrent nous avertir que l'ennemi tenait le cimetière de Giromagny situé sur notre itinéraire et à un kilomètre de nos postes. La nuit commençait à tomber. Notre progression fut momentanément arrêtée.»

A.E.T. Marcel LINDEN — p. 259

«Le 20, le Colonel Bavière s'empare de Plancher-les-Mines et escalade les pentes qui le séparent d'Auxelles-Haut. La D.F.L.

n'est plus qu'à 2 kilomètres de la Savoureuse.»

Histoire de la 1ère Armée Française
Maréchal DE LATTRE DE TASSIGNY — p. 319

Ce même jour, le général Brosset, commandant la 1ère Division Française Libre, trouve la mort entre Plancher-Bas et Champagny. Voulant éviter un fourneau de mines, il est précipité avec sa jeep dans la rivière transformée en torrent. Le Colonel Garbay prend aussitôt le commandement de la division.

«Ceux qu'au matin même de sa mort, Brosset appelait «les plus vieilles et les plus jeunes troupes de la nouvelle Armée Française» redoublent d'effort.

Le 21 Novembre, le R.C.T. 2 (Regimental Combat Team) s'empare de Lepuix-Gy, coupe la route du Ballon d'Alsace et atteint les confins de Giromagny.

Le 22 il y entre et y est rejoint presque aussitôt par le R.C.T. 3. Tous deux se déploient largement : au soir, ils occupent à l'est de la Savoureuse une large tête de pont qui forme saillant par rapport aux positions atteintes ce même jour par la 2ème D.I.M. empêchée de sortir de Belfort par les ouvrages de la ceinture orientale du camp retranché.»

Histoire de la 1ère Armée Française
Maréchal DE LATTRE DE TASSIGNY — p. 320

C'est donc au petit matin du 22 Novembre que les Giromagniens, sortant des caves, voient apparaître, n'en pouvant croire leurs yeux, les premiers éléments de la D.F.L., descendant les pentes de l'Ordon-Verrier, le brave Boucard leur servant de guide.

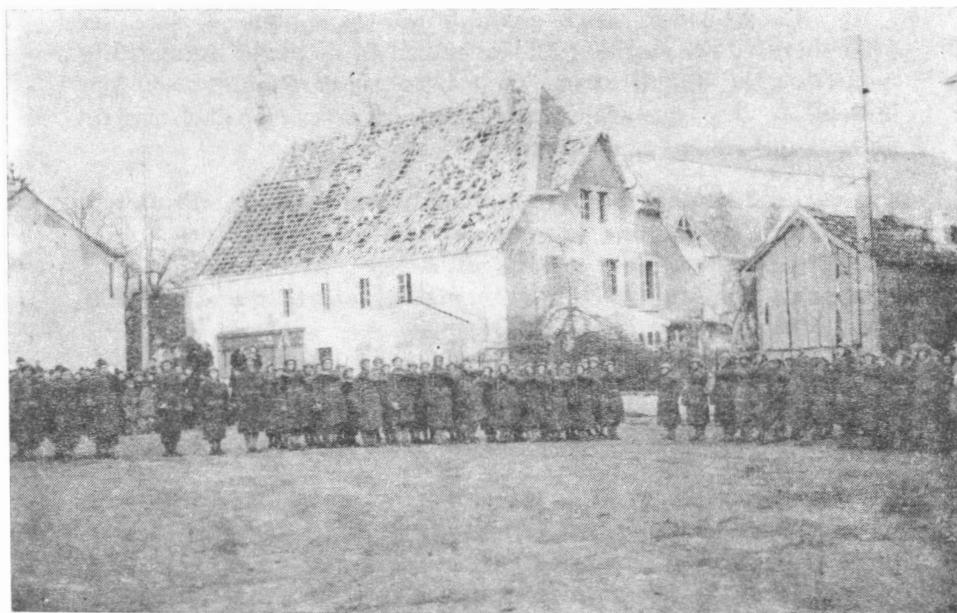
Quelle explosion de joie, sans doute unique dans la vie de chacun des acteurs !

Puis s'écoule sans fin, sur 2, 3, 4 files dans la rue Thiers, l'impressionnant matériel des Alliés : blindés, artillerie, G.M.C. et

les fameuses «jeep» qui s'infiltrèrent partout.

Mais la D.F.L. ne fait que passer et poursuit son avance sur Rougegoutte et Grosmagny, réduisant au passage quelques nids de résistance nazis tandis que le commando Gambiez nettoie les hauteurs.

Battu, l'ennemi n'est pas vaincu et tentera même de reprendre Belfort. Le Sergent «Blanc» va retracer pour nous les combats qui restent encore à gagner.



Prise d'Armes — Groupe Commandos d'Afrique
24-12-1944

LE GROUPE DES COMMANDOS D'AFRIQUE

Note historique pour le 35ème anniversaire
de la Libération de Giromagny

Le Souvenir reste inaltérable. Quiconque a vécu les événements de ce glorieux 22 Novembre 44 ne peut l'oublier. Les meurtrissures étaient vives. Tout Giromagny était éprouvé par le deuil de ceux qui avaient perdu un des leurs et par le chagrin de ceux qui étaient sans nouvelles d'un être cher.

Le 22 Novembre 44 Giromagny accueillit avec des larmes de joie ses libérateurs, les valeureux soldats de la 1ère D.F.L. dont les épreuves, leur mépris du danger, le sacrifice de leurs camarades tombés au combat, n'étaient autres que l'image la plus noble de la Patrie qui nous revenait.

Pour mémoire, rappelons qu'une de nos principales voies, la rue de la 1ère D.F.L. — Division Française de la Libération — perpétue le Souvenir si cher à nos coeurs.

Giromagny se doit de commémorer ce 35ème anniversaire non seulement pour renouveler sa gratitude à ses libérateurs et le pieux souvenir de ceux qui sont morts pour la France, mais aussi et surtout pour transmettre son témoignage à la jeune génération qui n'a pas vécu cette époque, mais a le droit de connaître le prix de la Liberté.



Hommage d'un Ancien au Général G.R. Bouvet
«Patron des Commandos»

Il appartient à la légion des authentiques héros
Ceux qui savent et osent soulever des montagnes
Avec témérité, générosité, sûre et ferme poigne
Quand de la Patrie la Liberté n'est plus son écho

Si Giromagny demeure fidèle au 22 Novembre d'une liberté chérie retrouvée, nul n'ignore que pour les avoir connus et hébergés plus longtemps que les héros de la 1ère D.F.L., notre cité a une place privilégiée dans l'histoire et au coeur des libérateurs de Belfort, Cracanche, Valdoie, Offemont – les Commandos d'Afrique ou 3ème Groupement de Bataillons de Choc qui ont séjourné plus de deux mois aux pieds du Mont Jean. Sous des apparences de camp de repos pour ces «Démons de l'Aube» qui, depuis les djebels d'Afrique, ont su imposer une crainte souveraine à l'occupant, Giromagny en réalité était une base d'entraînement dont l'action s'étendait jusqu'au Doubs, voire jusqu'au Rhône et où l'on cultivait l'art de tromper l'ennemi.

Aussi pour prouver que les Commandos n'ont pas oublié l'insigne hospitalité des Giromagniens, ils nous font l'honneur d'être parmi nous pour fêter ensemble notre 35ème Libération.

A cette occasion, nous nous faisons un devoir de rappeler l'épopée élogieuse de ces soldats d'élite et dont leur chef prestigieux, feu le Général G.R. Bouvet a dit «Ils furent des pilotes et non des *rameurs*».

Naissance et premiers exploits de l'Unité

Le «Groupe des Commandos d'Afrique» fut créé le 25 Juillet 1943 en Algérie. Le recrutement s'effectue parmi les volontaires du Corps Franc d'Afrique qui, après la campagne de Tunisie et dissolution de leur Unité, se trouvaient disponibles et ont suivi le Commandant Bouvet qui commandait le 1er Bataillon du Corps Franc. A ce premier groupe viendront bientôt se joindre des évadés des stalags allemands et des geôles espagnoles, le tout formant peu à peu un amalgame d'hommes et de cadres issus de toutes les formations de l'Armée, de toutes les couches sociales, d'hommes venus de tous les horizons, d'hommes de toutes les confessions, mais communiant dans un même idéal de droit à la Liberté.

Mais pour être définitivement admis chez les Comman-

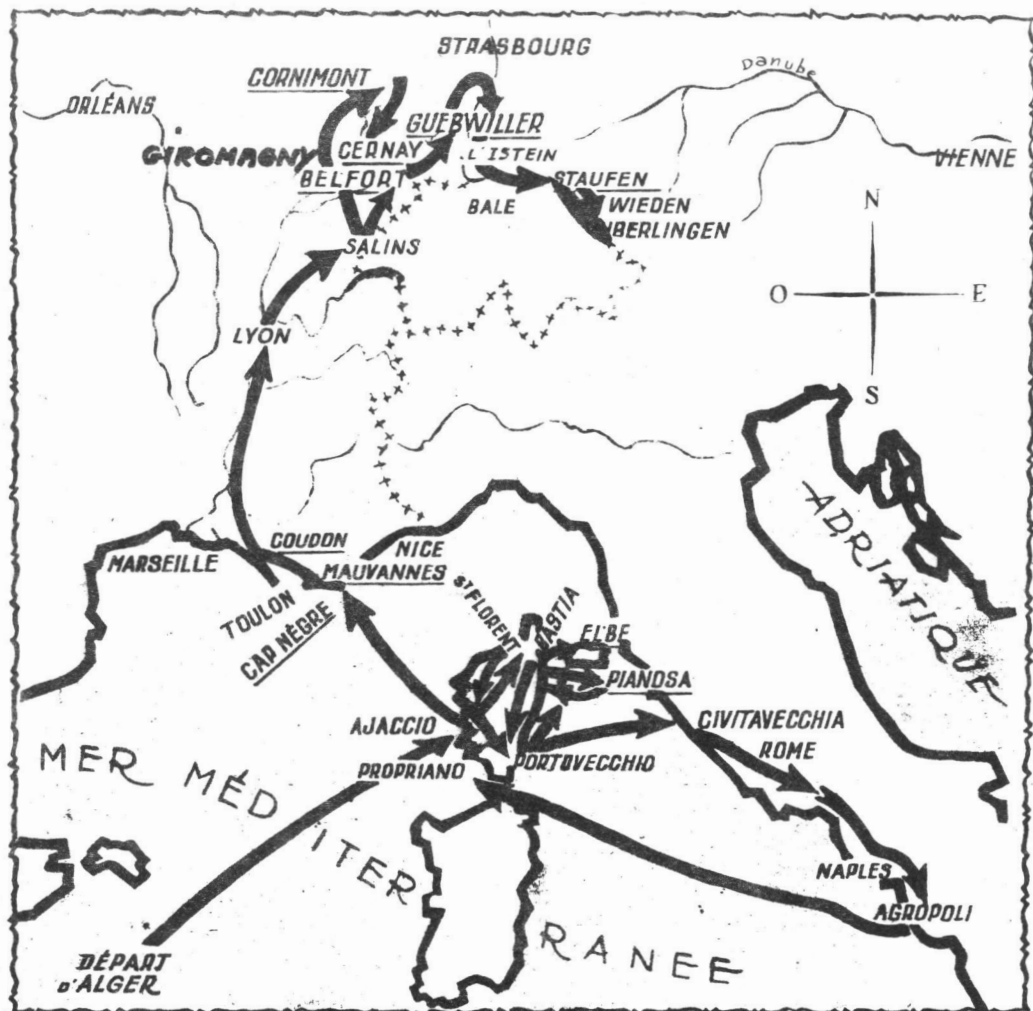
dos, il faudra au préalable faire preuve de ses capacités tout au long d'un impitoyable entraînement de jour comme de nuit : marches harassantes en tout terrain, exercices de combat avec tirs réels. Il faut savoir ramer, pagayer, manoeuvrer des canots pneumatiques (les rubber-boats), aborder les plages minées, escalader les côtes abruptes, franchir les ravins sur des cordes, lutter au corps à corps, agir en solitaire, manier l'explosif, supprimer sans bruit une sentinelle, duper l'ennemi, etc ...

Certes chaque volontaire a consenti d'avance le sacrifice de sa vie, mais la valeur de sa condition physique alliée à la flamme en la juste cause, lui confère un moral à toute épreuve entouré d'un halo de «baracca».

Puis viendra l'examen probatoire comportant, dans la nuit du 17 au 18 Mars 44, un coup de commando sur l'île italienne de Pianosa, avec mission de «cravater» toute la garnison germano-italienne installée dans une caserne près de la ville-même de Pianosa. Examen réussi avec mention 20/20 et à la grande stupéfaction des prisonniers persuadés qu'il n'existait plus d'Armée française depuis 1940.

Mais deux tests valent mieux qu'un seul. Aussi dans la nuit du 16 au 17 Juin, une opération plus importante que Pianosa conduira les Commandos à l'île d'Elbe, ceci en vue de protéger le débarquement allié qui doit avoir lieu sur la plage de Marina di Campo. Le Mont Tombone est enlevé par surprise et ce malgré un ennemi réagissant avec vigueur. Les Chocs conquièrent le même jour la côte 314 et le Mont Puccio. Le 18 Juin, ils enlèvent, avec le Tabor Edon, la citadelle de Porto-Longone.

A la suite de ces opérations victorieuses, le Général De Gaulle épinglera à Bastia, la Croix de Guerre au fanion du 3ème Commando.



Le Débarquement

Et déjà se pointe à l'horizon la mission la plus glorieuse pour les «Démons de l'Aube» : le débarquement sur les côtes de Provence ... Débarquer de nuit dans la région du Cap-Nègre, de façon à affaiblir les résistances ennemies littorales et à barrer l'axe routier : Cavalaire—Le Canadel—Le Rayol et l'axe Bormes—La Môle, en vue de flanc-garder le débarquement des Alliés qui doit s'effectuer dans la baie de Cavalaire après le lever du jour.

Le 14 Août 44 à 22 heures lorsque le Lieutenant Colonel Bouvet va quitter le bord du «Prince David» pour prendre place dans une frêle embarcation, il reçoit du contre-amiral Davidson, Commandant de la Flotte, le message suivant :

«Le contre-amiral Davidson, les officiers et les équipages de la flotte alliée saluent le Lieutenant Colonel Bouvet, les cadres et les hommes du Groupe de Commandos qui vont mettre les premiers le pied sur le sol de leur Patrie pour sa libération. Que Dieu vous garde et vous protège.»

A minuit et demi, le Capitaine Ducourneau et 60 hommes passent de la «Princesse Béatrix» sur les rubber-boats avec mission d'escalader la falaise du Cap Nègre, haute de 110 mètres et de détruire la dangereuse batterie allemande qui y est signalée.

A cette heure là, le Chef de Bataillon Rigaud, après six heures d'un patient séjour à plat-ventre et à demi immergé à bord d'un minuscule canot pneumatique muni d'un moteur électrique, a déjà débarqué sur la plage de Rayol. Il est chargé de guider le gros de la troupe.

Entre-temps un détachement aux ordres de l'Adjudant-chef Texier est jeté à la côte pour réduire des blockhaus et protéger le flanc gauche du Commando Ducourneau. Le gros du Groupe touche terre à 1h45.

Malgré quelques inévitables erreurs d'accostage, dont une, ô combien heureuse ! sur une plage encore non minée,

l'opération réussit pleinement. Sous la conduite du Lieutenant Colonel Bouvet et partant de la plage du Canadel, les Chocs réussissent à se glisser à travers les Allemands et atteignent au jour leurs objectifs, le Mont Biscarre qui domine toute la zone, le Cap Nègre, le Rayol et la route de la Môle vers l'intérieur.

Dans l'escalade du Cap Nègre, l'Adjudant-chef Texier grièvement blessé par une grenade ennemie, étouffe ses souffrances et meurt en silence, évitant ainsi de trahir la présence de ses compagnons.

A 4h tout le plan de feux allemand est allumé.

A 8h la première contre-attaque ennemie est repoussée.

A 10h dans une chaleur accablante, la mission du Groupe de Commandos est accomplie. Le Groupe a déjà près de 100 prisonniers à son actif.

Entre 10h et midi, une seconde et sérieuse contre-attaque sur le Cap Nègre est stoppée par un groupe de combat aux ordres du Capitaine Ducourneau.

A 16h30, la liaison est établie avec les colonnes américaines débarquées à 8h du matin sur la plage de Cavalaire.

Les 16 et 17 Août, manoeuvrant par les hauteurs, les Commandos enlèvent la défense littorale entre la pointe du Layet et le Cap Bénat.

Le 18 Août, Ducourneau s'élance avec ses hommes à l'attaque de l'important ouvrage fortifié de Mauvannes. Après un très dur corps à corps, il conquiert successivement les quatre pièces de 155 sous béton défendues avec acharnement par près de 200 marins de la Kriegsmarine et qui n'ont pas le temps de les détruire.

Le Lieutenant Colonel Bouvet n'oubliera jamais ce compliment de la part du Général américain O'Daniel :

«Votre Commando vaut plusieurs régiments d'infanterie»

Le 21 Août, les Chocs enlèvent le fort du Coudon à 700m au-dessus de Toulon. Grâce à l'action des Capitaines Ducourneau et Bonnard, le commandement français obtient ainsi une position clé de Toulon.

A propos du Coudon et pour la petite histoire :

Ducourneau suivi du Lieutenant Girardon et d'un petit groupe escalade sans corde le mur nord de la forteresse. Afin de mieux pouvoir s'agripper aux pierres, chacun a quitté ses chaussures.

Bientôt on se bat dans le fort.

Dès que les Allemands sentiront que la partie est perdue, leur Commandant demandera aux batteries allemandes de la ceinture de Toulon par fusée rouge «Tirez sur nous».

Au milieu du déluge de feu et d'acier qui s'abat alors sur le Goudon, le Capitaine Ducourneau, quoique blessé, forcera le Commandant allemand à lancer une nouvelle fusée «Allongez le tir».

C'est ainsi que le Coudon est redevenu français, et les Chocs de chanter «C'est nous les Africains ...».

Le 25 Août, le Général De Lattre De Tassigny rend hommage aux Commandos en les faisant défiler dans Toulon libéré, au cours d'une revue inoubliable, ponctuée par le fracas des derniers obus allemands.

Les Vosges

Après les combats du débarquement, le Groupe de Commandos sera au repos à Marseille et bénéficiera d'un renfort d'hommes, un bataillon issu de la Résistance et formé à Aix-en-Provence le 4 Septembre 44 sous le commandement du Commandant De Courson.

«Sous l'impulsion du Commandant De Courson, un maquis F.F.I. de Provence composé de volontaires désireux de continuer à servir au sein de l'Armée, se transformait en bataillon et prenait le nom de Groupe de Commandos de Provence - Rattaché au Groupe des Commandos d'Afrique, il devait être engagé, aux côtés de son aîné, dès les premiers combats des Vosges et prendre une part prépondérante à la libération de Belfort. Dès lors, Commandos d'Afrique et Commandos de Provence ne feront qu'un et formeront le 3ème Groupe-ment de Bataillons de Choc.»

Notes — Guy BONIN

A partir du 5 Octobre les «Courson» et les Commandos d'Afrique se voient obligés, faute de véhicules de transport, de rejoindre par leur propre débrouillardise la zone où se trouve la 1ère Armée, le Jura.

Et c'est alors leur montée homérique au pays des pâturages et de la vigne, section par section en convoyant des trains de munitions ou de vivres. Les «Courson» cantonneront à Marnoz, tandis que les Commandos d'Afrique se concentrent à Salins.



Insigne des Commandos d'Afrique

Le 13 Octobre les Chocs sont transportés dans la zone de Feldrupt pour prendre part à une offensive menée par la 1ère Armée en direction de Bussang.

Les 14 et 15 Octobre le Groupe se prépare à enlever Le Thillot et à dégager la vallée du Mesnil et, dans l'attente, s'évertue à s'acclimater à la forêt tristement sombre sur laquelle le ciel bas déverse des jours et des nuits de pluie ininterrompue.

Dans les bois de Cornimont, dès les premiers échanges de feux, l'ennemi qui occupe la montagne fait comprendre qu'il n'a pas l'intention de se laisser intimider. C'est dans des conditions atmosphériques épouvantables que les Commandos enlèvent les Hauts de Tontoux et la Grosse Pierre et ainsi se sont enfoncés loin dans les positions ennemies et finissent par être encerclés. En fait leur situation délicate est la conclusion d'une mission par trop bien accomplie, puisqu'elle consiste à attirer sur eux les réserves allemandes afin de permettre à la 1ère D.B. de préparer une offensive sensée réduire la pression allemande sur les Américains du côté de Saint Dié.

Certains éléments des unités allemandes sont déguisés en Tirailleurs avec des uniformes pris aux morts. Dans les arbres les francs-tireurs teutons (snippers) font des cartons sur les isolés. Bientôt les Commandos sont privés de ravitaillement et de radio ... et il pleut toujours.

Le Lieutenant Colonel Bouvet pour éviter le pire, décide alors d'en imposer à l'ennemi avec le « bluff ». Jours et nuits les Chocs procèdent à de fausses attaques, de feux coups de main où il convient de faire beaucoup de bruit et de se replier.

L'Adjudant-chef Roux parvient même à faire accroire à toute une compagnie de verts-de-gris qu'ils sont encerclés par un régiment entier. La preuve ... il y a là un colonel français.

Sensibles à cette évidence visible, encore qu'un officier et un sous-officier ne forment pas un régiment, les teutons envisagent d'abord de se rendre, puis se souviennent avoir juré fidélité jusqu'à la mort à Hitler. Et durant que notre juteux malin continue à « tenir le crachoir », le P.C. des Commandos et sa protection en profitent pour se glisser entre les mailles. Roux finira par faire prisonnier un Oberleutnant qui initialement voulait se suicider, mais avait commis l'erreur de trop s'approcher de l'adjudant.

Au bout de huit jours et nuits d'indicibles souffrances, les Commandos auront la fierté de voir le Général Du Vigier venir les remercier pour leur abnégation et courage, mais aussi de leur demander de ... tenir encore trois jours, après quoi la position sera minée et évacuée.

Le tribut payé par les Commandos à la bataille des Vosges se monte à 92 morts, dont 19 officiers et 370 blessés.

Et blessée aussi restera l'âme du poète ...

Mais brutalement notre victorieuse randonnée sera stoppée
Dans les premiers contreforts des montagnes jadis occupées
Par les paisibles schlitteurs et bûcherons
Vivant entre sonnailles et fumerons
Et où le chant du coq de bruyère
A cédé la place aux échos de guerre
Où l'écureuil autrefois si beau à croquer
A disparu, ne voulant sa liberté troquer
Contre le repos de tous ces corps hors de rixe
Qui sur les pentes regardent on ne sait quel point fixe
Au loin ... trop loin ... hors d'atteinte
Parce que la mort ne desserre jamais son étreinte
...

Au sujet des combats dans les bois de Cornimont, le
Lieutenant Colonel Bouvet dira par la suite :

«Comme Commandant de Groupe, je suis plus fier de la tenue
de cette Unité au cours de cette période de combats obscurs et
peu connus du commandement que de celle du Débarquement.
C'est ce que je pourrais appeler : le sacrifice glorieux des Vosges».

*«Et dans les bois du Haut-du-Tontoux, le Groupe de
Commandos d'Afrique laisse de son côté 92 morts.»*

Histoire de la 1ère Armée Française
Maréchal DE LATTRE DE TASSIGNY — p. 256

Belfort

Dans la nuit du 17 au 18 Novembre 44, les Comman-
dos quittent le Jura où ils s'étaient remis à un entraînement
intensif après les durs combats des Vosges.

Objectif ? ... chut ! l'oreille de l'ennemi vous écoute.

Les Chocs emportent avec eux des échelles de bois fabri-
quées par un artisan de Salins qui, trop éloigné du front, n'a sans

doute pas fait une relation quelconque de cause à effet entre ces échelles et celles qu'on peut voir sur des chromos où Jeanne d'Arc figure à l'assaut d'une forteresse ... alors !

Alors sur des chemins boueux, encore loin, loin au sud de Belfort, les Commandos chantent «... battez tambours, à nos amours, pour le pays, pour la Patrie, vivent les Africains !».

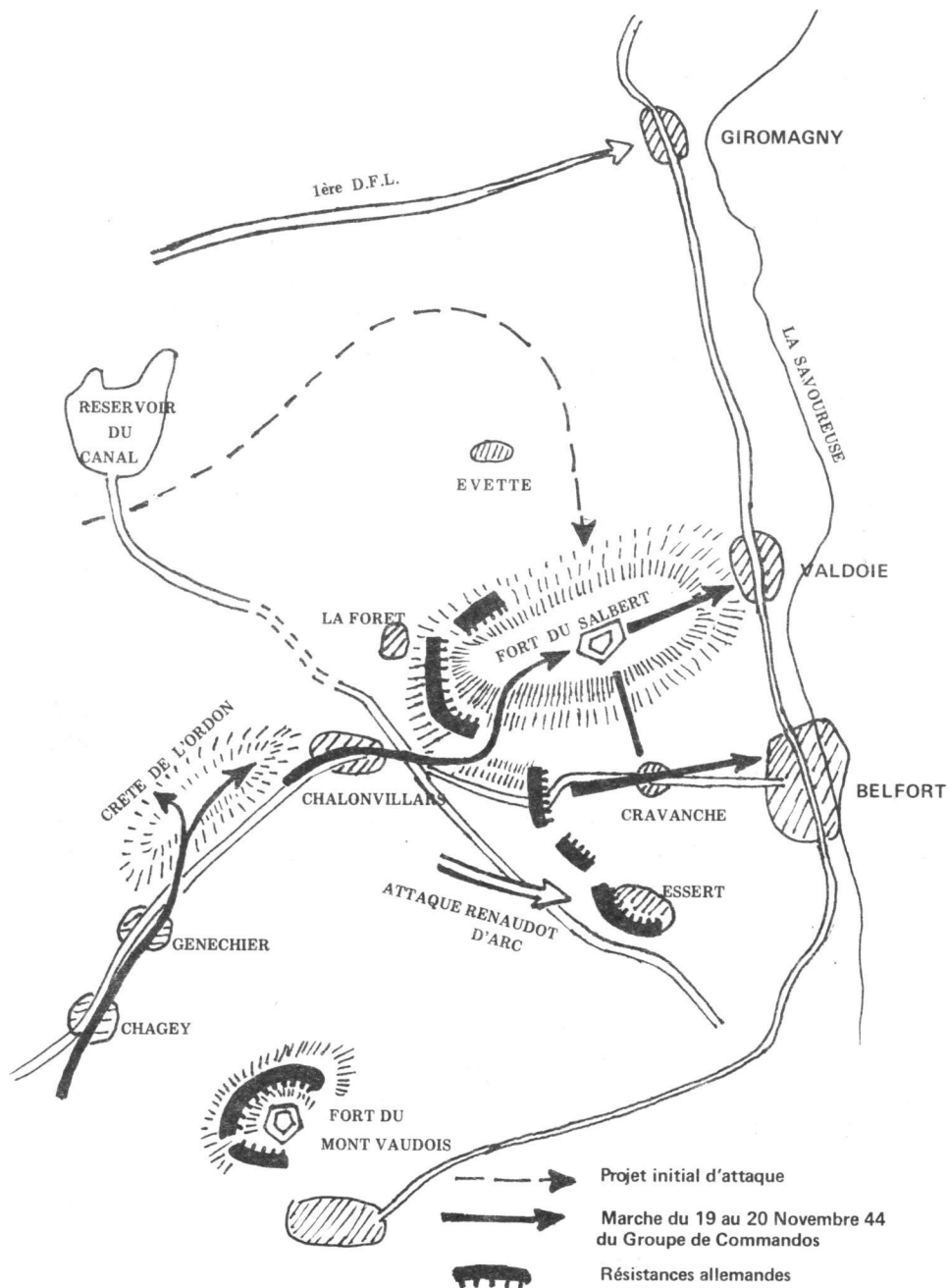
Belfort est à l'abri derrière une ligne de défense ennemie adossée, à l'ouest, au canal de Montbéliard-Haute Saône et au fort du Vaudois. Pour les Chocs, la première phase des opérations projetées consiste à dépasser les lignes amies, franchir le canal, se glisser à travers le dispositif allemand et «coiffer» par surprise le fort du Salbert qui domine la ville. Si le mouvement d'approche s'effectue comme prévu, par contre le développement des opérations sur le reste du front entraînera des imprévus dans la conception de la manoeuvre, et c'est fourbus par des jours et des nuits de marche (les trois dernières nuits sans le moindre repos) que les Commandos parviennent le 19 Novembre au soir à Chalonvillars, en arrière du canal.

Assez rapidement les Chocs découvrent le défaut de la cuirasse, un petit pont gardé par deux «Frisés» qui, sans bruit, seront réduits au silence.

Après quoi, guidés par un providentiel guide de dernière minute, les Commandos entament, à la queue leu leu, la montée du Salbert. 1200 hommes repus de fatigue, en plein dispositif ennemi et dans l'obscurité totale, cela mènera inévitablement à une situation qui tantôt relève du comique, tantôt frise le dramatique.

Des Chocs tombent de sommeil, d'autres ont des visions étranges (la soif laisse voir des puits inexistants). On rase des patrouilles ennemies, on croise des «Frisés» qui heureusement prennent les Chocs pour des leurs (la nuit il n'y a pas que les chats qui sont gris).

A plaindre, surtout les porteurs d'échelles qui à tout bout de champ font du «boum boum» dans les arbres, et les



enrhumés, ceux qui ont une envie irrésistible de tousser, ce qui est formellement interdit.

En passant à hauteur du village de La Forêt, une section y capture une centaine de «Gott mit uns».

Les Chocs zigzaguent avec une lenteur d'escargot à travers le bois miné. Leurs paupières sont de plomb. Il faudra toute la nuit aux «Démons de l'Aube» pour parcourir les cinq petits kilomètres qui, au départ, les séparaient du fort.

Mais à l'aube cordes et échelles feront tomber l'ouvrage comme un fruit mûr.

Au pied de la montagne, Belfort sommeille encore dans les premiers rayons du soleil ... oui du soleil, de si longtemps plus vu. Bon signe, non ! Chaque homme se sentant revivre a envie de fondre sur la ville et crier aux gens «debout bonnes gens, les Français sont là!».

Le 1er Commando d'Afrique dévale sur Cravanche.

Cravanche est occupé et le 20 Novembre 44, les hommes du 2ème Commando d'Afrique dépassent la pancarte «Belfort» et sont les premiers Français qui depuis 1940 entrent dans la vieille et célèbre place forte.



Insigne des Commandos De Courson

Lorsque les «Courson» demandent au Capitaine Mison : «où coursons-nous ?» — Réponse de l'officier : «on va casser la croûte».

Alors ceux de Provence descendent sur Valdoie pour fermer la souricière dans laquelle se trouve l'ennemi en ville.

Les Allemands bientôt remis de leur surprise, contre-attaquent de partout. On se bat même dans l'usine Alsthom déjà «visitée» de bonne heure par l'Aspirant Delvigne.

A Valdoie l'ennemi dispose d'autos blindées, ce qui pose des problèmes aux «Courson».

Surprise d'un Choc à hauteur de l'U.S.B. qui voit arriver une voiture allemande du type haut sur «pattes» avec trois officiers et un chauffeur civil à bord. Le Choc, pas méchant, pense faire des prisonniers, mais le chauffeur reçoit l'ordre d'écraser l'obstacle en kaki. A la dernière seconde, le Commando plonge à terre ... la voiture passe sur lui ... Le soldat se relève et lâche une rafale. Bilan : les trois officiers sont tués et le chauffeur blessé. Un papier trouvé sur l'un des officiers indiquait que ces messieurs paraient à la campagne réquisitionner des vaches ... non, mais !

Dans l'après-midi, le centre de Belfort est occupé par des chars de la 5ème D.B. auxquels les «Démons» de Bouvet avaient ouvert la voie au Bois Joli de Cravanche.

Le 21 Novembre, tout comme le Salbert, les Commandos enlèvent le fort de Roppe.

Mais au Martinet, près de l'Etang des Forges et dans les bois de l'Arsot, on se bat farouchement contre un ennemi solidement installé.

Le 22 Novembre au matin, les Chocs se heurtent à un bataillon d'infanterie allemande venu en renfort avec ordre de reprendre pied dans Belfort et de s'emparer des ponts de la Savoureuse. Trois tanks destroyers de la 5ème D.B. envoyés à la rescousse vont mettre fin à cette tentative de reconquête. Le même soir, la soudure avec Valdoie sera effectuée.

Le 23 Novembre l'ennemi déguerpit et la Cité du Lion a définitivement recouvré la liberté, une liberté que 41 Commandos dont 7 officiers ont payé de leur vie.

«Le 24 Novembre, en stoppant une très importante contre-attaque du 9ème Régiment d'Infanterie Allemand, l'héroïque commando du Capitaine De Leusse permettait à la Première Armée de parachever la libération de la région. Sur 6 officiers, 5 avaient été tués et sur 127 hommes une trentaine seulement restaient valides après ce dur combat du Martinet d'Offemont.»

Notes — Guy BONIN

«Efforts immenses et difficiles à exprimer. Vingt jours de batailles ininterrompues contre un ennemi dont l'opiniâtreté n'a pas connu une heure de défaillance et dont les réactions rageuses ne nous ont laissé aucun répit. Vingt jours de pluie, de froid, de boue. Partout des inondations, des ruisseaux en crue, des terres détrempées. Des morts : entre le 14 et le 28 Novembre, 1.300 au total dont 279 à la 2ème D.I.M., 238 à la 5ème D.B., 97 pour le seul 9ème Zouaves. Et aussi 4.500 blessés, 140 disparus, 1.691 évacués pour gelures, 2.824 pour maladie.»

Histoire de la 1ère Armée Française
Maréchal DE LATTRE DE TASSIGNY – p. 350

Giromagny

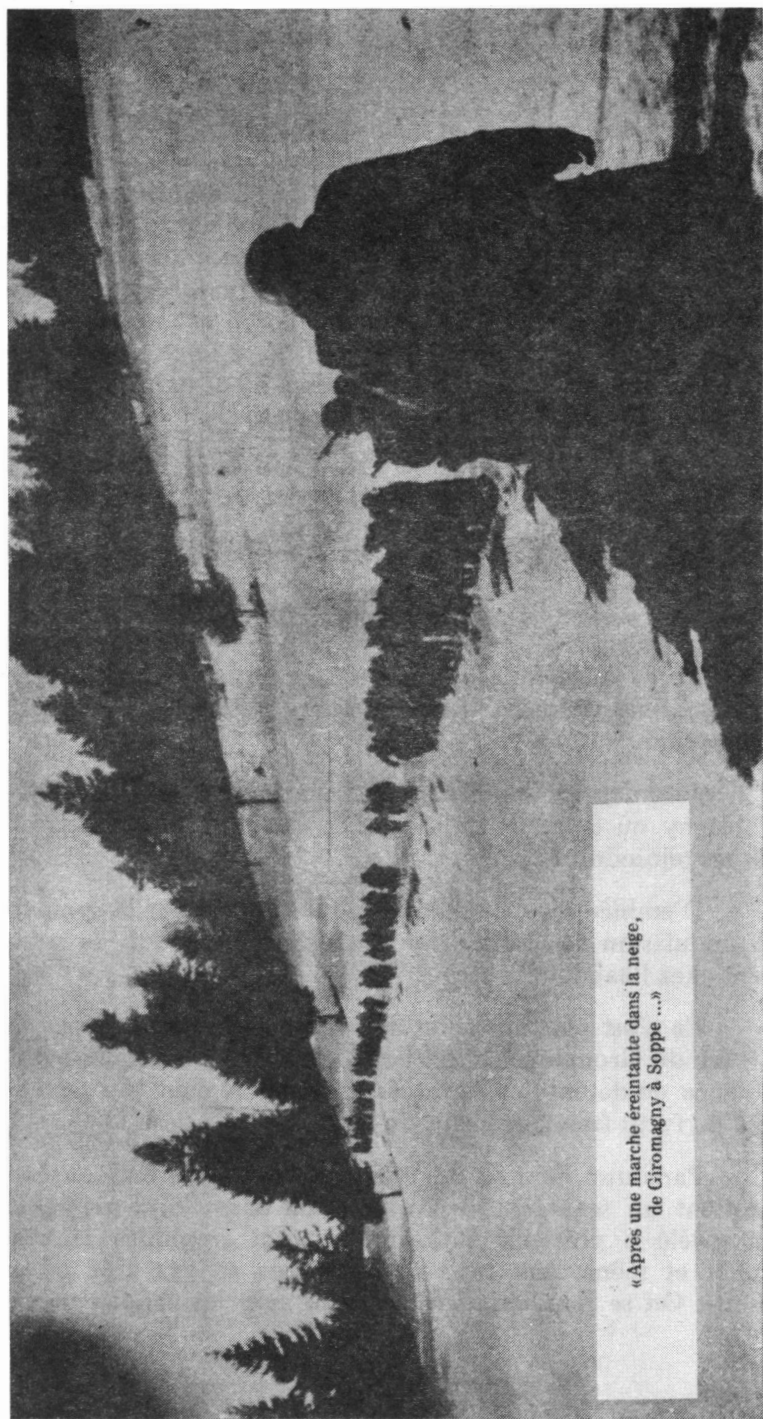
Après la libération de Belfort, le problème le plus urgent pour les Chocs est de panser leurs plaies et se refaire une condition physique optimale.

Jusqu'au 19 Janvier 45 ils séjourneront aux casernes de Giromagny où deux nouvelles unités issues de la Résistance de Paris les rejoindront.

D'emblée les Commandos sont adoptés par la sympathique population de Giromagny et partant, beaucoup de soldats logent chez l'habitant.

Ce n'est plus un secret aujourd'hui que de révéler ce tour de force du Groupement de Choc, consistant à masquer par une ambiance de détente et de farces un entraînement top secret en vue d'un futur franchissement du Rhin.

Parcourir de nuit les bois du Mont Jean en tous sens, entretient un sens aigu de l'orientation dans l'obscurité et qui s'est révélé si précieux à Cornimont. On «repique» au close-combat et même aux tests de résistance au gaz avec et sans masque. On se familiarise de nouveau avec les canots pneuma-



« Après une marche éreintante dans la neige,
de Giromagny à Soppe ... »

tiques, non pas sur la proche Savoureuse, secret oblige, mais sur le Doubs et même le Rhône.

Toutes choses qui n'ont jamais empêché un Commando d'aller au bal le soir, et vers les 2h du matin effectuer une reconnaissance ou faire parler le plastic quelque part sur le Rhin. Mais qui s'en douterait à Giromagny endormi ? ... sûrement pas la cavalière qui, à l'heure des matines, dort sans doute dans les bras de Morphée.

Et quel meilleur hommage à une grande vedette et Résistante que de rappeler son super-show à l'ancien cinéma Kursaal, et qui avait nom Joséphine Baker, marraine de guerre des Commandos, infirmière, conductrice d'ambulance, agent de renseignement et, sur scène, poème vivant dans ses atours de lumière et que tout Giromagny a applaudi.

Des Alsaciens, enrôlés de force dans l'Armée nazie, les «Malgré nous», s'évadent du front de l'Est, gagnent l'Algérie via le Caucase, s'engagent aux Commandos qu'ils rejoignent à Giromagny. Plusieurs allaient, à quelques pas de leur maison, donner leur vie pour la libération de l'Alsace.

L'Alsace

Pour le 3ème Choc comme pour toutes les troupes de la 1ère Armée Française, la bataille d'Alsace a été l'un des épisodes les plus durs des combats de la Libération. La défense de l'ennemi sera d'autant plus acharnée qu'il tient à conserver une terre qu'il considère comme sienne.

Pour la 1ère Armée il convient avant tout de faire sauter le verrou de Cernay. On avait promis aux Commandos de leur ouvrir à coups de canon le passage de la Thur – rivière qui borde Cernay – pour leur permettre immédiatement d'aller s'emparer par surprise de Cernay et Uffholtz.

Après une marche éreintante dans la neige, de Giromagny

à Soppe, les Chocs vivront deux jours et nuits d'attente sous les obus et dans un froid sibérien.

Le 20 Janvier 45, la Thur étant toujours aux mains de l'ennemi, le Haut Commandement Français va confier aux Commandos la tâche de franchir la Thur par surprise et gagner les faubourgs de Cernay.

Le Lieutenant Colonel Bouvet sentant l'affaire pas mûre, encore que ses soldats en ont vu d'autres, émet de sérieuses réserves.

Dans la soirée du 20 Janvier, le 5ème R.T.M. croit tenir la voie ferrée Mulhouse-Cernay à l'orée de la forêt de Nonnenbruch, point le plus proche de la Thur. De là par conséquent partiraient les Chocs.

Bouvet compte franchir la Thur de nuit en confiant le plus gros risque au groupe du Commandant Ducourneau. Les autres sections réparties dans les bois, se tiendraient prêtes à le soutenir et ensuite à nettoyer Cernay.

Il fait -20°. L'approche est franchement pénible, aucun chemin repérable sous les 40cm de neige et dans une tempête aux bourrasques aveuglantes. A 5h du matin le P.C. est installé dans les ruines de la ferme du Lutzelfhof.

Bien que le guide du 5ème R.T.M. ne s'y retrouve plus, les Chocs atteignent la voie ferrée ... hélas ! tenue par l'ennemi et non par le 5ème R.T.M. Que s'est-il passé ? Dans la nuit un bataillon de montagne allemand avait été amené là et attendait avec 5 chars «Tigres» le signal de contre-attaque qu'il devait lancer contre le 5ème Tirailleurs.

Alors les «Démons» de Bouvet vont vivre un jour et une nuit de cauchemars sans précédent. D'entrée la lutte est trop inégale : armes légères contre «Tigres», Commandos en tenue kaki contre Allemands en blanc ... les Chocs sont comme des corbeaux sur la neige. L'innocente maison du garde-barrière se révèle un redoutable blockhaus.

Des groupes de Chocs se font tuer sur place plutôt que de céder un pouce de terrain à l'adversaire presque invisible dans sa tenue de camouflage. Beaucoup d'hommes ont mains et pieds gelés. Certaines armes dont la graisse est figée deviennent inutilisables.

Et pourtant après 6h d'un combat atroce contre des fantômes soutenus par des chars, l'ennemi est stoppé, mais à quel prix — 200 Commandos étendus dans la neige et que n'oubliera jamais l'âme du poète ...

Alors j'ai dû fermer leurs paupières
Un peu comme des volets de chaumière
Neiges et vents ont tissé un linceul
Du fond de cette cathédrale de givre
Sans autel, sans messe ni saint livre
Le Requiem du vent s'élève tout seul

O morts ! pour vous neiges des plaines
Dont flocons recouvrent mille haines
Au printemps seront petits ruisseaux
Poussant les eaux, murmures et pleurs
A faire éclore un parterre de fleurs
Sur chacun de vos paisibles berceaux

Dormez bien, dormez ferme les copains
Aujourd'hui même comme encore demain
Voix des fiers chanteclercs alentour
In mémoriam se voudra pieuse oraison
Un éternel au-revoir en toute saison
Et chanter la gloire des sans-retour

Avant la nuit, les «Courson» stopperont le dernier assaut de l'ennemi.

Des prisonniers faits quelques jours plus tard apprendront au Commandement que le bataillon de montagne allemand avait été pratiquement anéanti.

Les Commandos seront ramenés en arrière pour y être reconstitués en un seul groupe, car les pertes s'élevaient à près de 400 hommes.

Le 25 Janvier les Chocs sont de nouveau en première ligne du côté de Thann et Vieux-Thann.

Le 1er Février, le 5ème R.T.M. échoue dans une attaque sur Cernay.

Un nouveau coup de main est prévu pour les Commandos au nord de Cernay, sur les pentes de l'Amselkopf. A l'instant où l'opération va se déclencher, le 2 Février tout le front de Cernay se rompt et les Chocs lancés à la poursuite de l'ennemi, arrivent au soir à Guebwiller et Buhl au coeur de l'Alsace, où un indescriptible élan patriotique des populations leur fera oublier l'enfer de Cernay.

Et même l'âme du poète s'est adressée à son ange-gardien ...

Si tu savais, mon ange, comme c'est doux
Un baiser sur une crottée joue
Qu'y dépose la fille portant coiffe noire
Et dont le sourire du réconfort est nichoir
...

Le Territoire de Belfort, le Sundgau et la vallée de la Doller libérés réservent un accueil chaleureux à leur libérateur.

«La 1ère Armée fait reflourir la joie dans les coeurs : joie intraduisible, à nulle autre comparable, si spontanée, si naturelle, si grave et enthousiaste à la fois, quelque peu retenue encore par la proximité de l'ennemi abhorré, et pourtant si franche, ardente et sincère ... Jamais nulle part, nos équipages de blindés, nos tirailleurs, nos légionnaires, nos goumiers et nos F.F.I. n'ont connu pareil accueil, plein de tant de chaleur, riche de tant de générosité.»

Histoire de la 1ère Armée Française
Maréchal DE LATTRE DE TASSIGNY – p. 351

Le Rhin

«Il ne doit pas y avoir d'homme de guerre au repos tant qu'il restera un allemand en deça du Rhin.»

TURENNE

Jusqu'à fin Février les Commandos sont de nouveau au «repos» à Giromagny. De cette pseudo détente sortira un coup d'audace exécuté en terre allemande. Lieu choisi : juste un peu en dessous du barrage de Kembs.

Ce coup de main est monté depuis un mois avec un tel luxe de précautions, de détails et détails de détails, qu'un échec est difficilement envisageable. D'ailleurs Bouvet veut prouver au Haut Commandement qu'on peut franchir le Rhin sans coup férir.

Au soir du 17 Mars 45 à 19h, la troupe en camion part ostensiblement vers l'ouest, traverse Altkirch et continue intentionnellement dans une fausse direction jusqu'à la tombée de la nuit, moment où l'on fera demi-tour en direction du Rhin.

A 22h30 le matériel est déchargé des camions. Puis on gagne à la pagaie le point de démarrage des moteurs.

Une unité de Chocs dotée de mitrailleuses et destinée à recueillir des équipages éventuellement désemparés est mise en place sur une petite île.

H -10, 1.500 coups d'artillerie s'abattent sur la rive allemande (l'ennemi, habitué depuis quelques temps à cette canonnade du soir, trouvera la chose somme toute normale).

Entre H et H -10, toutes les lumières de la ville de Bâle s'éteignent «miraculeusement» tandis que six bateaux d'assaut se ruent sur la berge ennemie.

Une demie heure après, la troupe du coup de main revient au complet, ayant réduit en poussière deux casemates en terre nazie.

La réaction adverse s'abat depuis H -15 ... sur un leurre, une zone de diversion où se trouvent des mitrailleuses à balles traçantes et des mannequins en barques prévus pour attirer le feu adverse sur eux. La voix du juteux chargé d'engueuler les poupées avait sa part de succès et de ... risques.

Par la suite d'autres coups de main, avec des effectifs plus réduits, sont entrepris avec les rubber-boats du débarquement de Provence : traversées du Rhin parfois bien mouvementées, mais toujours avec la baracca.

Puis viendra une période comportant essentiellement une mission de surveillance du Rhin du côté de Markolsheim.

La 1ère Armée franchira le Rhin plus au nord à Germersheim et, pour ce faire, utilisera les données expérimentales du passage à Kembs des Commandos.

Le 23 Avril 45 lorsque la 9ème D.I.C. arrivera à la hauteur du Kaiserstuhl, le Groupement de Choc traversera le fleuve à Neuf-Brisach à l'aide de bateaux à moteur du Génie.

La 1ère D.F.L. du Colonel Garbay a été retirée du front d'Alsace à partir du 28 Novembre puis acheminée vers le front de l'Atlantique, la «poche de St Nazaire». Mais elle reviendra le 2 Janvier assurer la défense sud de Strasbourg, que l'ennemi tente de reprendre du 7 au 11 Janvier. Elle tient en échec la 19ème armée allemande et assure ensuite la libération de la «poche de Colmar».

«L'essentiel est que la magnifique résistance de la D.F.L. et des unités qui la soutenaient ..., en barrant aux Allemands la route sud de Strasbourg, ait contribué à protéger la flèche de la cathédrale de la nouvelle souillure du drapeau rouge à croix gammée.»

Histoire de la 1ère Armée Française
Maréchal DE LATTRE DE TASSIGNY – p. 39

Marche au Danube

Le 24 Avril les Chocs poussent en direction d'Utzenfeld par la vallée de Staufen. Il s'agit de nettoyer la Forêt-Noire truffée de défenses de toutes sortes. Les Commandos se heurtent à des verrous solidement tenus par de l'infanterie encadrée de SS et équipée de pièces antichars, de mortiers et de mitrailleuses.

Les «Démons de l'Aube» s'emparent d'Etrelbach et continuent sur Munster. Au soir du 24 Avril les pertes allemandes s'élèvent à 55 tués dont un commandant et 40 prisonniers. Côté Chocs, ils ont 6 tués dont un capitaine et 20 blessés. Les Allemands abandonnent beaucoup de matériel.

Le 25 Avril, ils s'emparent de Munster et Neu-Hausen et s'approchent d'Utzenfeld. L'ennemi tire au 75 et a coupé la route dans la montagne ... mais les Commandos passent.

A Neuhoef et dans la vallée les combats font rage. A 18h l'ennemi décroche sous la menace d'un triple débordement. Il ne reste plus qu'à nettoyer le mont Belchen et le Pelsberg.

Le Belchen sert de repaire aux débris des unités allemandes, aux S.S., à toute une faune de galonnés qui ont pris la poudre d'escampette sur les divers fronts des Alliés.

Vers midi un matraquage de cent coups de canon ébranle le moral et bluffe l'ennemi au sommet du Belchen. Le coup réussit et l'Aspirant Delvigne, envoyé en parlementaire avec sa mitrailleuse, cueille au gîte dans sa salle de bains un colonel d'aviation, un état-major de régiment 17 officiers, une centaine de prisonniers dont 6 SS.

Le 30 Avril le nettoyage du Felsberg et de la région de Bernau-Menzenschwand (où subitement une tempête de neige surprend les Chocs en bras de chemise) et en direction du Schluchsee donne une centaine de prisonniers armés de fusils-mitrailleurs et de mitrailleuses légères, tous capturés dans les huttes de la montagne où ils dormaient durant la tempête de neige.

Et le Danube ? Les Chocs l'ont traversé à plusieurs reprises sans presque s'en apercevoir. Quant à sa source, à Donaueschingen, elle n'aurait certainement pas inspiré Johann Strauss.

En Avril et Mai furent libérés les derniers français et françaises, prisonniers de guerre, déportés du travail, ou déportés des camps de concentration. Beaucoup de giromagniens furent parmi eux.

Peu après le 8 Mai, jour de la capitulation, De Lattre reçoit un messager du camp de Dachau, dont les anciens détenus sont toujours maintenus dans la plus stricte quarantaine et plongés dans un nouveau désespoir. Bien que Dachau soit situé à 160 km dans la zone américaine, c'est la 1ère Armée qui réussit à les prendre en charge et assure leur rapatriement après leur avoir donné les soins nécessaires. L'Abbé Pierre, curé doyen de Giromagny et l'Abbé Besançon étaient de ceux-là.

Ainsi finit pour le 3ème Groupement de Choc le Combat, dans l'occupation paisible du Lac de Constance. Le 26 Mai 45, à Constance, le Colonel Bouvet, le drapeau et les Chocs défilent devant le Général De Gaulle et le Général De Lattre de Tassigny en tête des unités de la 1ère Armée Française, entre les maisons aux volets clos des Allemands vaincus.

Ils ont franchi la mer, les montagnes et fleuves
Pour donner aux semeurs de vent la preuve
Que toute domination bâtie sur le crime
Est hérésie qui le sens-même de l'humain supprime
Et sans lequel nulle société ne vibre
Au diapason de l'équilibre
A défaut de quoi en l'homme tout se meurt
La raison comme aussi le coeur.

Sergent «BLANC»
Giromagnien d'adoption

LA DERNIERE LETTRE

Le Lieutenant de réserve Laurent des Commandos, a été grièvement blessé dans la forêt de Nonnenbruch, dans la nuit du 20 au 21 Janvier 1945, au moment de l'attaque pour la libération de Cernay. Immédiatement secouru par le Sergent «Blanc» et transporté moribond à l'hôpital d'évacuation N° 402 où, par un hasard effroyable son épouse était infirmière, il y mourut sans que sa femme ait pu savoir que son mari agonisant se trouvait dans une pièce voisine de celle où elle prodiguait des soins aux nombreux blessés de la nuit.

Laurent a été un exemple parmi tant d'autres !

C'est en signe de reconnaissance envers tous ceux qui sont morts pour la France, mais aussi afin que leur souvenir reste toujours vivant, que nous publions la dernière lettre du Lieutenant Laurent à son épouse, lettre lue publiquement à Giromagny par le Curé Pierre, revenu de Dachau.

«Je profite d'un instant de calme dans notre avance pour écrire cette lettre. Le «baroud» a commencé. Nous partons tous «gonflés» et nous espérons, malgré le temps de cochon qui règne, libérer enfin l'Alsace. Il neige, il vente, une véritable bourrasque ! ... pire, une tempête, et dans quelques instants, dans

la neige, dans le vent, dans la nuit, nous allons partir pour la lutte. Ce sera sans doute dur, pénible, mais c'est notre devoir et personne ce soir, dans la gravité du moment, ne songe qu'il serait mieux au coin d'un bon feu, bien tranquillement, dans cette Provence bénie.

C'est une leçon de volonté que j'aimerais voir comprendre par beaucoup de beaux parleurs. Il est vraiment magnifique de voir des hommes lutter contre le temps et contre le feu des armes ennemies. Trop souvent, on a oublié le sens du mot DEVOIR et pourtant, plus que jamais, nos gars l'appliquent et je souhaite et espère que leur exemple, leur sacrifice, servira d'exemple à «ceux de l'arrière» qui pensent encore trop souvent que nous sommes des «imbéciles».

Qui ne connaît pas la beauté de ces minutes de préparations au combat ne peut se dire un homme. Car il faut réellement des HOMMES pour accomplir les tâches, pour atteindre les buts de l'attaque projetée.

Si cette lettre t'arrive c'est qu'il me sera arrivé un accident. La vie est si pleine d'embûches, qu'il arrive parfois qu'on est blessé. Ne t'inquiète pas et surtout du calme. La volonté doit tout primer, même le chagrin et la douleur.

Ce que je veux te dire surtout, c'est que j'ai choisi la voie que je devais suivre. Je pars ce soir calme, content, je dirai même joyeux. Je connais toutes les difficultés qui nous attendent, je ne regrette rien, je suis fier seulement de suivre l'exemple de mon père et comme lui je vaincrai ou je mourrai.

La vie est certes belle, trop belle, trop facile. Pour nous c'est le devoir d'abord.

«Tête haute» fière devise. Qu'on n'oublie pas que du temps que des gens pensent à leurs petites affaires, à satisfaire leurs ambitions cupides, il y a des gens qui, gratuitement, pour le pays, pour la France, pour que la Patrie de demain soit aussi grande, aussi forte, aussi respectée que par le passé, pour que l'histoire de 1944-1945 efface la honte de 1939-1940, se font casser la

gueule joyeusement. Que leur exemple soit une leçon pour les petits enfants que nous aimons tant. Qu'ils y puisent une leçon d'énergie, une volonté inébranlable d'être des hommes droits, des hommes dans toute la beauté, je dirai, divine du mot.

Voilà ce que je voulais bien dire ce soir, et toi, chère Bellou, malgré tous mes défauts, pense que je songe à toi et à toute la famille de Peynier, refuge inoubliable. Je n'oublierai jamais l'accueil qui m'a été réservé dans cette famille. C'est réconfortant pour un être comme moi qui n'a connu ni les caresses d'une mère, ni celles d'un père, ni même les consolations d'un frère ou d'une soeur. Toutes mes pensées seront dans un instant concentrées vers le combat. Il faut être lucide, calme ; je le suis.

Que mes meilleures caresses aient à Peynier, à tous, grands et petits, surtout eux que j'aime tant ; à Henri, à André, à Jeannie, à Marcel et à toi Bellou mes baisers les plus tendres.

Au revoir et à bientôt sans doute.

Ou bien adieu et rendez-vous dans l'au-delà. Mais le plus tard possible, car même si je venais à disparaître, tu as une tâche à remplir : éduquer les enfants et leur apprendre à «Servir». C'est une volonté expresse.

Mille et un baisers.)



GIROMAGNY — 24 NOVEMBRE 1979